

JOSEPH BÉGIN, PIONNIER MÉCONNU DE L'INDÉPENDANCE

PIERRE TRÉPANIÉR



L'HISTOIRE DE L'IDÉE D'INDÉPENDANCE AU QUÉBEC NÉGLIGE TROP SOUVENT JOSEPH-ULRIC BÉGIN (1871-1943). ON PASSE DE JULES-PAUL TARDIVEL À LIONEL GROULX, ET DE GROULX AUX JEUNES INDÉPENDANTISTES DES ANNÉES 1930. JOSEPH BÉGIN ÉTAIT LE GENDRE DE TARDIVEL, DONT IL A ÉPOUSÉ EN SECONDES NOCES LA FILLE, ALBERTINE. ILS ONT EU UNE FAMILLE NOMBREUSE. ON PEUT DIRE QUE BÉGIN A PROLONGÉ L'ACTION INTELLECTUELLE DE SON BEAU-PÈRE : NATIONALISME ET ULTRAMONTANISME.

Être associé à Tardivel n'était pas de tout repos. Même un conservateur et un catholique pratiquant comme Roger Duhamel le jugeait sévèrement, et condamnait « l'obscurantisme crasseux de toute une école » : « Les défenseurs d'une certaine Église et d'une certaine France deviennent, sans s'en douter, les pires ennemis de la foi et de la France véritable » (La Patrie du dimanche, 25 janvier 1959).

Bégin a exposé son nationalisme dans trois journaux montréalais, dont il était le directeur : La Croix, L'Idéal catholique et Le Bas-Canada. En mars 1919, il a fondé ce dernier périodique parce que la censure de guerre fédérale avait empêché la parution de La Croix. Mais il entendait bien la faire reparaître « aussitôt que les petits despotes d'Ottawa auront enlevé les odieuses chaînes qu'ils ont mises à ses presses le 28 septembre dernier [1918] pour l'empêcher de proclamer la vérité et de défendre la justice » (Le Bas-Canada, 8 mars 1919). Ce sera chose faite en avril 1919. Il a favorisé autant qu'il a pu l'essor de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, à laquelle est associé le nom de Groulx, lecteur et collaborateur occasionnel de La Croix. Il a été aussi un propagandiste ardent du Carillon-Sacré-Cœur, drapeau unissant patriotisme et catholicisme intégral.

Dès son premier numéro (30 mai 1893), le Programme que se donnait La Croix était placé sous le signe de la volonté, du dynamisme et d'un esprit conquérant : « Nous sommes Canadiens français catholiques, descendants des braves qui ont planté, il y a plus de deux siècles, la foi sur les rives du Saint-Laurent, héritiers de leur domaine, glorieux de leur nom, riches de leurs conquêtes et de leurs vertus. Ce que nous voulons, c'est remplir un devoir, c'est entrer résolu et convaincus, sur le vaste champ du progrès, pour y prendre notre part de lutte dans la grande cause de notre religion et de notre patrie. [...] Fidèles au sang de

nos aïeux où bouillonne une vigueur qui se ressent de nos épreuves séculaires, nous en utiliserons avec confiance toutes les qualités, toutes les ressources. Nous ne cherchons pas à changer, nous nous en garderons bien, mais à grandir. » À d'autres, l'immobilisme, l'encroûtement, la timidité.

La Croix a, de temps à autre, des accents populistes : « Elle cravache proprement les petits francs-maçons, quand ils osent sortir de leurs trous à Montréal et ailleurs, et elle fustige les hommes politiques qui nous volent et nous vendent impudemment » (La Croix, 14 mars 1914). Elle se dit indépendante de tous les partis. Ses slogans portent : « Sus à la Confédération ! » (9 juin 1917), en pleine guerre ! — « Tuons la pieuvre de la Confédération » (16 juin 1917). — « À bas la Confédération ! » (30 juin 1917) — « À l'assaut de la Confédération ! » (14 juillet 1917).

Bégin proposait la constitution d'un Bas-Canada indépendant pour « donner aux Canadiens français, à nos compatriotes, à tous ceux qui nous sont chers par le sang, une vraie patrie » (Le Bas-Canada, 8 mars 1919). Par ce moyen, « nous deviendrons donc une nation "au sens attaché d'habitude à ce mot" [...] Il suffit d'en jeter solidement les bases sur les bords du Saint-Laurent et elle s'élèvera comme l'arbre puissant sorti du grain de sénévé, et ses branches s'étendront de l'Océan Atlantique à la rivière Outaouais, embrassant peut-être le Nouvel-Ontario où les nôtres sont nombreux, et de la ligne 45e aux glaces du Nord. » Cet indépendantisme est irrédentiste car il veut rassembler Canadiens français et Acadiens, et ainsi constituer la majorité dans le nouveau Bas-Canada, unissant le Québec et les provinces Maritimes. C'est aussi un séparatisme, dirigé contre l'Ontario et l'Ouest canadien car c'est en vain que les Bas-Canadiens (nous dirions Québécois) ont multiplié les sacrifices pour « essayer de vivre avec les Anglo-saxons des provinces de l'Ouest [de l'Ontario à la

Colombie-Britannique], toujours arrogants, toujours injustes, toujours déloyaux et cherchant sans cesse à nous prendre dans les filets de l'assimilation qu'ils ont tendus en 1867 et qu'ils ferment déjà autour de nous ! » Ce nationalisme radical s'emparera de tous les pouvoirs exercés par le gouvernement fédéral, y compris les compétences en matière d'immigration, car il vise le nombre et la puissance : « les avantages matériels que nous retirerons de l'organisation des provinces de l'Est en pays autonome sont alléchants [...] Ainsi notre argent ne servira plus à arrondir la fortune déjà scandaleuse de John Bull, mais à promouvoir nos propres entreprises commerciales, industrielles ou nationales. Il ne servira plus à amener à grands frais de Londres des immigrants qui, après quatre ou cinq années de séjour au pays, lèvent la tête, comme le vil serpent, pour mordre leur bienfaiteur ; mais à aller chercher des colons français, belges ou autres qui sauront, arrivés parmi nous, partager notre fardeau au lieu de l'alourdir, concourir à la prospérité commune au lieu de se conduire comme des égoïstes à la table de la patrie. Il ne servira plus à gorger d'or les MacKenzie et les Mann, mais à soutenir et à améliorer nos propres voies ferrées. Il ne servira plus à grossir le capital des banques exclusivement anglaises, mais à rendre prospères nos hautes institutions financières et à en créer de nouvelles. Il ne servira plus, en un mot, à nous pressurer et à nous affaiblir, mais à développer nos ressources nationales, à augmenter la richesse publique, à faire par là le bien-être des individus et, conséquence logique, à donner à la race canadienne-française le prestige dont elle a besoin auprès des autres peuples de l'Amérique pour continuer ici les Gesta Dei per Francos » (Le Bas-Canada, 8 mars 1919). L'argumentation est péremptoire : « Les Canadiens français constituent-ils une nation ou au moins un groupe national ? C'est un fait dont il serait oiseux d'entreprendre la démonstration ici. Sont-ils opprimés dans leur langue ? Sont-ils menacés dans leur individualité nationale par une majorité qui a pour mot d'ordre : une seule langue, un seul système de lois ? Sont-ils de plus en plus systématiquement écartés des hauts grades dans l'armée et des premières fonctions administratives ? Nous sommes d'accord sur la réponse. Ainsi donc, nos motifs pour chercher le salut de notre race dans l'indépendance législative sont suffisants » (Le Bas-Canada, 15 mars 1919). Il insiste : « Qui voudra

contester au Canada français une vie nationale distincte, avec son gouvernement à Québec, son immense territoire, son code civil, ses institutions religieuses et nationales, sa langue enfin qui est la marque indéniable de son originalité dans l'Amérique du Nord ? »

On le voit, audacieux, énergique, il ne craignait pas les idées crânes et bonnes, selon son expression. « Nous avons été vaincus, martèle-t-il, dans Ontario, vaincus dans le Manitoba, vaincus dans l'Alberta et la Saskatchewan, et nous sommes assiégés dans Québec. Et cependant, il y a encore des journalistes canadiens-français qui écrivent que tout ne va pas si mal. Demain — toujours demain ! — disent-ils, les orangistes auront appris à nous estimer et alors ça ira bien ! [...] Les lâches ! qu'ont-ils fait de la fierté de leurs pères ? » (Le Bas-Canada, 19 avril 1919).

Bégin appuyait les nationalismes des autres peuples, surtout quand ils étaient catholiques : « La cause de l'Irlande, c'est celle du faible contre le fort, de l'humanité contre la barbarie couverte des habits de la civilisation » (Le Bas-Canada, 8 mars 1919). « Les peuples opprimés qui veulent être libres le deviennent tôt ou tard. Mais il faut qu'ils se tiennent toujours prêts à profiter des événements, témoins les Polonais, les Tchèques, les Arméniens, les Irlandais et jusqu'aux Arabes » (Le Bas-Canada, 15 mars 1919).

On pourrait croire que L'Idéal catholique, étant donné son titre, resterait prudemment en retrait. Il n'en est rien. À la une de la livraison de mars 1917, on lit ce titre : « La fin de la Confédération. Le Bas-Canada autonome ». Il s'agit de continuer « le rêve de Champlain » : « Canadiens français, levons-nous ! levons-nous non pas pour aller mourir bêtement dans les Flandres, mais pour reconquérir nos droits, en montant à l'assaut de la Confédération qui est la forteresse principale où nos ennemis se sont renforcés pour nous vaincre à jamais » (juin 1917). Démasquer l'ennemi est le commencement de la souveraineté. « Jeunes gens, levez-vous en masse et montrez que vous êtes les dignes fils des preux qui ont voulu jeter sur les bords du Saint-Laurent une semence immortelle ! » (L'Idéal catholique, octobre 1917).

« Obscurantisme crasseux », monsieur Duhamel ?

